

DOSSIER PEDAGOGIQUE

L'ILE DES ESCLAVES

de Marivaux



Mise en scène : Valentin Rossier

Dramaturge : Hinde Kaddour

Avec : Marie Druc, Juan Antonio Crespillo, Valentin Rossier, Dominique Gubser, Lionel Brady

Conception Décors : Jean-Marc Humm

Création lumières : Jonas Bühler

Création son : David Scrufari

Création costumes : Trina Lobo

Maquillages : Arnaud Buchs

Production : New Helvetic Shakespeare Company / Tour Vagabonde Théâtre Festival

Durée du spectacle : 1h10

TOUR VAGABONDE FESTIVAL THEATRE

Parc Trembley – Petit-Saconnex

Du 15 au 31 mai 2019

Contact : Eva Kiraly
administration@tout-vagabonde-festival.ch
076 382 20 82

La pièce repose sur des tensions profondes : entre la vérité et l'apparence, la lucidité et l'illusion, les hommes et les femmes, et surtout entre les maîtres et leurs valets, qui sont parfois traités de façon bien cruelle.

LE RÉSUMÉ DE LA PIÈCE

Echoués sur une île dirigée depuis un siècle par des esclaves révoltés, Iphicrate et Euphrosine (les maîtres), et Arlequin et Cléanthis, (leurs esclaves), doivent échanger leurs rôles respectifs. Cette inversion des rôles permettra-t-elle l'émergence d'un ordre nouveau et plus égalitaire ? Ou bien les vieilles habitudes reprendront-elles le dessus ? L'ordre ancien va-t-il se remettre en place avec simplement une nouvelle distribution des rôles ? Inspirés par l'expérience des souffrances vécues, les esclaves se comporteront-ils avec plus d'humanité que ne le faisaient leurs anciens maîtres, ou reproduiront-ils les manières de ceux-ci ? Quelle est la part de l'inné, de l'acquis, du social, dans les rapports de pouvoir et d'exploitation ?

Marivaux se garde bien de donner des réponses univoques à ces questions. Il multiplie plutôt les pistes et invite à la réflexion. Une réflexion qui s'appuie sur l'humour, la farce et la truculence.

L'INTRODUCTION A LA PIÈCE

C'est à travers les pièces en un acte de Marivaux que l'on se rend le mieux compte de la formidable diversité et originalité de son théâtre.

Dans l'île des Esclaves, Marivaux nous propose une exploration à la fois ludique et sans complaisance de la nature humaine et des grands thèmes philosophiques, éthiques et sociaux, qui marquent son époque. Le mythe du bon sauvage, la question du pouvoir, de l'influence de l'argent sur l'individu, de l'exploitation de l'homme par l'homme, le rêve d'une société utopique, l'idée de république, sont tour à tour disséqués sous la plume de l'auteur, qui nous invite à nous interroger, à réfléchir et à apprendre tout en nous amusant.

Ainsi cette courte pièce nous questionne sur les relations de domination, de pouvoir et d'exploitation qui régissent l'ordre social.

Plutôt que de donner des réponses toutes faites à ces questions, Marivaux multiplie les pistes, invite à la réflexion, pour terminer sur une fin ambiguë : la situation initiale est rétablie, maîtres et esclaves retrouvent leurs statuts originels, et même si les premiers promettent de se comporter avec plus d'humanité, il est impossible de savoir s'il s'agit là d'une promesse sincère, ou d'une déclaration de circonstance destinée à les sortir d'une situation délicate.

En ce sens le public est amené à prendre position et à se questionner.

Marivaux expérimentateur

Pour explorer certains aspects de la réalité environnante, le scientifique cherche à s'extraire de cette dernière afin d'en réduire et d'en maîtriser les paramètres. Marivaux fait de même avec ses pièces en un acte ; le théâtre devient un laboratoire, une « boîte à expérience », où à travers des situations épurées, idéales, il met à l'épreuve les idées de son époque.

Si cette démarche n'apparaît explicitement que plus tard (dans une pièce comme *la Dispute*, où dès l'exposition, le prince annonce que nous allons assister à une expérience, menée dans un univers clos, isolé du monde, et dont les sujets ont été soigneusement préparés dès leur plus jeune âge), elle constitue toutefois le fondement de plusieurs pièces de Marivaux.

Dans *l'île des Esclaves*, sans être directement citée, cette idée d'expérience est implicite : cette île sur laquelle se développe l'action est un espace clos, isolé du monde, et qui n'existe que le temps de la représentation. Les règles auxquelles seront soumis les personnages sont si simples qu'elles s'énoncent en quelques phrases, et la réplique à travers laquelle Trivelin les expose fait penser à un protocole expérimental. Trivelin enfin est chargé d'observer la situation et de consigner ses observations dans un rapport.

Sans jamais la nommer, Marivaux réunit les caractéristiques de l'expérience. Et, là encore, se garde bien d'en interpréter les résultats, laissant ce soin au spectateur.

Dans le spectacle que je souhaite monter, tant le décor, que la mise en scène et le jeu, devront s'évertuer à renforcer cette idée, à la rendre clairement identifiable. Percevant la scène comme un laboratoire, les spectateurs auront le sentiment d'être les observateurs d'une expérience, et seront ainsi invités à adopter le regard critique et actif qui correspond à ce statut.

Par son caractère atypique et sa configuration architecturale, la Tour Vagabonde conduit tout naturellement à considérer le spectateur comme un observateur. De plus, comme le public est tout autour de la scène, il peut se voir et se jauger. Dans un espace que nous pourrions qualifier d'auditorium avec son parterre et galeries en bois, le public est dans un rapport de promiscuité aussi bien avec lui-même qu'avec les acteurs. Le théâtre de reconstitution élisabéthain est déjà un observatoire qui accentue les sens de la vue et de l'écoute. La Tour Vagabonde est donc en soi l'espace scénique rêvé afin de mettre en scène cette expérience humaine sous forme d'une pièce en un acte.

Jeux de (d)rôles

« L'île des Esclaves » a été écrite pour les comédiens italiens issus de la commedia dell'arte. Cette dimension fait partie intégrante du texte. La pièce est truculente, bouffonne, elle appelle le plaisir du jeu.

C'est ce choc entre la dimension philosophique et la farce que je souhaite mettre en avant, sans toutefois ignorer la cruauté telle qu'elle peut également s'exprimer chez Marivaux.

Une île du changement social, d'inversion des classes, une île où l'éducation, même si elle est légitime n'en demeure pas moins punitive. Ainsi, la cruauté, l'exacerbation des sentiments occuperont une place centrale dans les choix d'interprétation.

J'apprécie chez Marivaux la rigueur et la sagesse avec lesquelles il dissèque la nature humaine et l'ordre social ; cette lucidité dans l'approche d'idées qui, prenant leur essor dans son siècle, ont profondément influencé le cours de l'histoire.

Même si l'art de Marivaux est un formidable divertissement, vif, enlevé, on se doit de ne pas s'arrêter à la légèreté du ton et de la forme. En effet, il convient d'approfondir les idées qu'il expose dans son théâtre et de tisser un lien direct avec les préoccupations contemporaines qui, somme toute, n'ont guère changé.

Revitaliser, moderniser notre vision de l'auteur, sans escamoter les aspects essentiels de l'œuvre. Comme ici où tous les ressorts dramatiques sont vitalité. Certes, cette vitalité se transmet au public, déborde du plateau et se propage dans la salle pour le plaisir du spectateur. Mais n'y a-t-il pas aussi chez Marivaux une cruauté du comportement humain, moins truculente ? Un triste constat, pourrions-nous dire, plus philosophique, voire pessimiste, quant aux différences immuables entre classes sociales ? Cette analyse, cet autre plan de lecture me semble indispensable afin que le rire ne s'enferme pas dans la gratuité.

Brève psychanalyse

Au centre de l'espace plongé dans la pénombre, on distingue deux silhouettes sorties du passé ; le maître et son valet. Eclairés par des lanternes, le clair-obscur est pictural.

On perçoit encore le bruit du vent, de la mer, énonciateur de l'après tempête.

Cette peinture de la renaissance se déchire brusquement après la 1^{ère} scène pour laisser place à la lumière contemporaine des néons. Les personnages et leurs perruques du 18^{ème} siècle semblent inappropriés aux nouvelles circonstances : une salle d'attente blanchâtre qui a tout du no man's land. En fait, d'un seul coup, ces personnages sont perdus... sur une île... S'agit-il de Lampedusa ?

Trivelin n'est plus le chef des esclaves, mais un psychanalyste au service de l'Etat. Il rêve de changer les coutumes, les costumes, les rôles. Avec lui, l'analyse marivaudienne passe à la psychanalyse. Et l'île aux esclaves prend les apparences d'un laboratoire moderne dans lequel sont observés les nouveaux arrivants échoués, les migrants, ainsi que leurs marivaudages. Dans ce laboratoire, sous des discours moralisateurs qui fustigent la société de caste, des tests comportementaux et des jeux de rôles sont réalisés. Dès lors, c'est la théâtralité même de Marivaux qui est questionnée, elle qui s'apparente à un déversoir pour les valets et à une rédemption forcée pour les maîtres. Sous les yeux des spectateurs se crée un nouvel ordre, pour le bien d'une société « libératrice », à coup de fouet si nécessaire.

Occupant une position intermédiaire entre la scène et le public, Trivelin ne sera pas seulement l'observateur attentif de l'expérience, il se comportera également comme un médecin paternaliste. C'est son regard, ses gestes, sa façon de suivre le déroulement de l'action, d'intervenir, qui transformeront le théâtre en un laboratoire dans lequel les personnages de Marivaux seront maltraités. De plus, grâce à sa position intermédiaire, Trivelin, à la fois acteur et spectateur, servira de lien entre la scène et la salle, en invitant notamment les vrais spectateurs à adopter, eux aussi, à l'égard de l'action représentée (ainsi que de ses personnage), ce regard critique qui m'importe tant.

Le contexte culturel et idéologique : L'île des esclaves et les Lumières

L'Île des Esclaves s'inscrit dans une double lignée :

- Celle des textes utopiques d'abord qui choisissent souvent l'île comme lieu d'expérimentation de leurs idées de réformes sociales (Marivaux, Télémaque travesti, 1714 ; Defoe, Robinson Crusoé, 1719 ; Swift publiera ses Voyages de Gulliver en 1726).
- Celle des œuvres morales qui s'attachent à présenter des considérations édifiantes et philosophiques dans des fictions moralisatrices (Rappelons la vogue des récits de voyages authentiques ou fictifs au XVIII^{ème} siècle, on peut citer Le supplément du voyage de Bougainville de Diderot).

L'époque est à la contestation, la société est en pleine mutation. La classe bourgeoise s'enrichit, a plus d'employés et de domestiques que les nobles ; elle accède à la culture ; les philosophes des Lumières réfléchissent aux fondements de la société, essaient leurs idées nouvelles et contestataires. Les salons se multiplient (Marivaux fréquente ceux de Madame de Tessin et de Madame Lambert) et sont des lieux de réflexions, d'échanges et de remise en cause. Émergent le problème des colonies, celui de l'esclavage, est ranimé le mythe du bon sauvage, naissent les idées d'affranchissement des dogmes religieux et moraux, celle de l'épanouissement de l'individu...

Les personnages

Les Esclaves

C'est le bon sens populaire et terrien, à travers lequel les esclaves abordent les questions abstraites de la pièce, qui confère une matérialité à ces dernières. C'est aussi de ce contraste que naît une bonne partie de l'humour. Chacune des répliques des esclaves doit faire mouche par son évidence et sa simplicité. Dans cette optique, c'est avant tout un travail sur le concret de la parole et des idées que devront entreprendre les comédiens en charge de ces deux rôles.

Par ailleurs, c'est l'immense besoin de dire et de raconter des esclaves - le profond bonheur que leur procure l'expression de leur ressentiment - que le spectateur devra percevoir chez ces deux êtres. En effet, les premières manifestations de leur liberté nouvelle passent par la libération de la parole. Celle-ci devra apparaître comme un puits intarissable.

Trivelin

Le personnage de Trivelin prend en charge les explications philosophiques et morales de la pièce, et on serait tenté de confier ce rôle à un acteur qui correspondrait à l'image que l'on se fait du sage. C'est un *a priori* que je souhaite briser. La parole philosophique deviendra, si possible, psychanalytique.

Les Maîtres

C'est la lutte contre le déséquilibre qui présidera à l'interprétation de ces deux rôles. Car subitement privés de tout repère, Iphicrate et Euphrosine, doivent s'adapter à une situation inédite, que jamais ils n'auraient pu imaginer. Ce qui implique une interprétation faite d'hésitations, de nuances, qui tranchera avec l'impression d'évidence qui transparaîtra chez les esclaves.

EXTRAITS

Scène 1 : Arlequin / Iphicrate

IPHICRATE, après avoir soupiré. – Arlequin ?

ARLEQUIN, avec une bouteille de vin qu'il a à sa ceinture. – Mon patron !

IPHICRATE. – Que deviendrons-nous dans cette île ?

ARLEQUIN. – Nous deviendrons maigres, étiques, et puis morts de faim; voilà mon sentiment et notre histoire.

IPHICRATE. – Nous sommes seuls échappés du naufrage; tous nos amis ont péri, et j'envie maintenant leur sort.

ARLEQUIN. – Hélas ! ils sont noyés dans la mer, et nous avons la même commodité.

IPHICRATE. – Dis-moi; quand notre vaisseau s'est brisé contre le rocher, quelques-uns des nôtres ont eu le temps de se jeter dans la chaloupe; il est vrai que les vagues l'ont enveloppée : je ne sais ce qu'elle est devenue; mais peut-être auront-ils eu le bonheur d'aborder en quelque endroit de l'île et je suis d'avis que nous les cherchions.

ARLEQUIN. – Cherchons, il n'y a pas de mal à cela; mais reposons-nous auparavant pour boire un petit coup d'eau-de-vie. J'ai sauvé ma pauvre bouteille, la voilà; j'en boirai les deux tiers comme de raison, et puis je vous donnerai le reste.

IPHICRATE. – Eh ! ne perdons point notre temps; suis-moi : ne négligeons rien pour nous tirer d'ici. Si je ne me sauve, je suis perdu; je ne reverrai jamais Athènes, car nous sommes seuls dans l'île des Esclaves.

ARLEQUIN. – Oh ! oh ! qu'est-ce que c'est que cette race-là ?

IPHICRATE. – Ce sont des esclaves de la Grèce révoltés contre leurs maîtres, et qui depuis cent ans sont venus s'établir dans une île, et je crois que c'est ici : tiens, voici sans doute quelques-unes de leurs cases; et leur coutume, mon cher Arlequin, est de tuer tous les maîtres qu'ils rencontrent, ou de les jeter dans l'esclavage.

ARLEQUIN. – Eh ! chaque pays a sa coutume; ils tuent les maîtres, à la bonne heure; je l'ai entendu dire aussi; mais on dit qu'ils ne font rien aux esclaves comme moi.

IPHICRATE. – Cela est vrai.

ARLEQUIN. – Eh ! encore vit-on.

IPHICRATE. – Mais je suis en danger de perdre la liberté et peut-être la vie : Arlequin, cela ne suffit-il pas pour me plaindre ?

ARLEQUIN, prenant sa bouteille pour boire. – Ah ! je vous plains de tout mon cœur, cela est juste.

IPHICRATE. – Suis-moi donc ?

ARLEQUIN siffle. – Hu ! hu ! hu !

IPHICRATE. – Comment donc ! que veux-tu dire ?

ARLEQUIN, distrait, chante. – Tala ta lara.

IPHICRATE. – Parle donc; as-tu perdu l'esprit ? à quoi penses-tu ?

ARLEQUIN, riant. – Ah ! ah ! ah ! Monsieur Iphicrate, la drôle d'aventure ! je vous plains, par ma foi; mais je ne saurais m'empêcher d'en rire.

IPHICRATE, à part les premiers mots. – Le coquin abuse de ma situation : j'ai mal fait de lui dire où nous sommes. Arlequin, ta gaieté ne vient pas à propos; marchons de ce côté.

ARLEQUIN: J'ai les jambes si engourdies !...

IPHICRATE. – Avançons, je t'en prie.

ARLEQUIN. – Je t'en prie, je t'en prie; comme vous êtes civil et poli; c'est l'air du pays qui fait cela.

IPHICRATE. – Allons, hâtons-nous, faisons seulement une demi-lieue sur la côte pour chercher notre chaloupe, que nous trouverons peut-être avec une partie de nos gens; et, en ce cas-là, nous nous embarquerons avec eux.

ARLEQUIN, en badinant. – Badin, comme vous tournez cela ! (Il chante.).....L'embarquement est divin,.....Quand on vogue, vogue, vogue;.....L'embarquement est divin.....Quand on vogue avec Catin.

IPHICRATE, retenant sa colère. – Mais je ne te comprends point, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN. – Mon cher patron, vos compliments me charment; vous avez coutume de m'en faire à coups de gourdin qui ne valent pas ceux-là; et le gourdin est dans la chaloupe.

IPHICRATE. – Eh ne sais-tu pas que je t'aime ?

ARLEQUIN. – Oui; mais les marques de votre amitié tombent toujours sur mes épaules, et cela est mal placé. Ainsi, tenez, pour ce qui est de nos gens, que le ciel les bénisse ! s'ils sont morts, en voilà pour longtemps; s'ils sont en vie, cela se passera, et je m'en goberge.

IPHICRATE, un peu ému. – Mais j'ai besoin d'eux, moi.

ARLEQUIN, indifféremment. – Oh ! cela se peut bien, chacun a ses affaires : que je ne vous dérange pas !

IPHICRATE. – Esclave insolent !

ARLEQUIN, riant. – Ah ! ah ! vous parlez la langue d'Athènes; mauvais jargon que je n'entends plus.

IPHICRATE. – Méconnaissais-tu ton maître, et n'es-tu plus mon esclave ?

ARLEQUIN, se reculant d'un air sérieux. – Je l'ai été, je le confesse à ta honte, mais va, je te le pardonne; les hommes ne valent rien. Dans le pays d'Athènes, j'étais ton esclave; tu me traitais comme un pauvre animal, et tu disais que cela était juste, parce que tu étais le plus fort. Eh bien ! Iphicrate, tu vas trouver ici plus fort que toi; on va te faire esclave à ton tour; on te dira aussi que cela est juste, et nous verrons ce que tu penseras de cette justice-là; tu m'en diras ton sentiment, je t'attends là. Quand tu auras souffert, tu seras plus raisonnable; tu sauras mieux ce qu'il est permis de faire souffrir aux autres. Tout en irait mieux dans le monde, si ceux qui te ressemblent recevaient la même leçon que toi. Adieu, mon ami; je vais trouver mes camarades et tes maîtres. Il s'éloigne.

IPHICRATE, au désespoir, courant après lui, l'épée à la main. – Juste ciel ! peut-on être plus malheureux et plus outragé que je le suis ? Misérable ! tu ne mérites pas de vivre.

ARLEQUIN. – Doucement; tes forces sont bien diminuées, car je ne t'obéis plus, prends-y garde.

Monologue Trivelin, scène II

Ne m'interrompez point, mes enfants. Je pense donc que vous savez qui nous sommes. Quand nos pères, irrités de la cruauté de leurs maîtres, quittèrent la Grèce et vinrent s'établir ici dans le ressentiment des outrages qu'ils avaient reçus de leurs patrons, la première loi qu'ils y firent fut d'ôter la vie à tous les maîtres que le hasard ou le naufrage conduirait dans leur île, et conséquemment de rendre la liberté à tous les esclaves; la vengeance avait dicté cette loi; vingt ans après la raison l'abolit, et en dicta une plus douce. Nous ne nous vengeons plus de vous, nous vous corrigeons; ce n'est plus votre vie que nous poursuivons, c'est la barbarie de vos cœurs que nous voulons détruire; nous vous jetons dans l'esclavage pour vous rendre sensible aux maux qu'on y éprouve : nous vous humilions, afin que, nous trouvant superbes, vous vous reprochiez de l'avoir été. Votre esclavage, ou plutôt votre cours d'humanité dure trois ans, au bout desquels on vous renvoie si vos maîtres sont contents de vos progrès; et, si vous ne devenez pas meilleurs, nous vous retenons par charité pour les nouveaux malheureux que vous iriez faire encore ailleurs, et, par bonté pour vous, nous vous marions avec une de nos concitoyennes. Ce sont nos lois à cet égard; mettez à profit leur rigueur salutaire, remerciez le sort qui vous conduit ici; il vous remet en nos mains durs, injustes et superbes. Vous voilà en mauvais état, nous entreprenons de vous guérir; vous êtes moins nos esclaves que nos malades, et nous ne prenons que trois ans pour vous rendre sains, c'est-à-dire humains, raisonnables et généreux pour toute votre vie.

MARIVAUX

Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux, plus connu sous le seul nom de Marivaux, est né le 4 février 1688. Il est issu d'une famille d'aristocrates.

Marivaux a mené des études de droit, études sans suite concrète. Il est plus attiré par les lettres que

par les procès. De fait, Marivaux s'essaie à l'écriture très tôt. La comédie prend vie pour la première fois sous sa plume avec *le Père prudent et équitable, ou Crispin l'heureux fourbe* en 1706, dans un cercle d'amateurs. Il explore également la parodie et le pastiche dans diverses œuvres romanesques ou poétiques.



A l'ombre du clivage littéraire de l'époque, Marivaux se positionne dans le camp des Modernes, en opposition aux Anciens. Il fait partie du salon de Madame de Lambert, salon qui avait la réputation d'être le temple des bienséances et du bon goût. L'auteur se grandit dans ces influences particulières. Peu à peu on accède à l'avènement du *marivaudage*. Le *marivaudage* définit la manière d'écrire de Marivaux, sa manière d'explorer les sentiments de l'âme humaine et de les évoquer, de les mettre en scène, dans ses comédies.

L'*encyclopédie Larousse* en ligne décrit précisément le *marivaudage* de la façon suivante, note à prendre en complément de la définition préalable :

Le terme nous est resté et désigne aujourd'hui encore l'espièglerie faussement superficielle des dialogues amoureux dont les pièces de Marivaux donnent le modèle.

Les amoureux de Marivaux craignent leurs propres obstacles et, pour mieux sentir leur amour, ne font qu'en édifier de nouveaux. Il faut seulement observer, pour ne pas forcer les choses, que cette épreuve reste un jeu, car nous sommes dans la comédie, non dans le drame. L'écrivain se propose de décrire la part d'instabilité et d'indécision qui existe en chacun. D'où ce raffinement du badinage, cette subtilité de la conversation galante, qui passe parfois pour de l'inconsistance, et dont le blâme certains de ses contemporains. Particulièrement sévère, Voltaire accuse Marivaux de « peser des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée » (d'après le Journal de Chénedollé, 1832). Pourtant originale et rigoureuse, l'écriture de Marivaux développe un art de la fugue et de la variation autour de quelques figures : la sincérité et l'illusion, l'argent et la cruauté, les intermittences du cœur ou les amours des maîtres et des valets.

(Source http://www.larousse.fr/encyclopedia/personnage/Pierre_Carlet_de_Chamblain_de_Marivaux/131950)

L'auteur ne vit pas encore de son exercice d'écrivain. Il exerce le métier de journaliste pour *le Nouveau Mercure*. C'est suite à son mariage que le jeune auteur trouve assez de ressources pour se consacrer uniquement à la littérature.

Peu à peu, Marivaux se tourne entièrement vers le théâtre. La tragédie ne lui réussit pas, son premier essai dans le genre est un échec. En 1720, il doit son premier grand succès à *Arlequin poli par l'amour*. La comédie sentimentale est renouvelée par son talent et consacrée par le biais de deux pièces : *Le jeu de l'amour et du hasard* (1730) et *les Fausses confidences* (1737).

Marivaux est l'auteur de deux grands romans inachevés : *la Vie de Marianne* (1731-1741) et *le Paysan parvenu* (1735-1736). Ces romans traitent sérieusement de la société, de l'évolution des individus, de leur caractère, avec ceci de particulier que son ton léger est entrecoupé de réflexions soigneusement apportées.

Marivaux a connu un succès important de son vivant. Il avait des détracteur, dont pas des moindre en la personne de Voltaire, mais sa réputation et sa réussite étaient indiscutables. Néanmoins, son œuvre a été sévèrement contestée par la suite et légèrement oubliée. Ce n'est qu'au XIXe siècle que l'auteur refait surface dans le paysage littéraire. C'est à ce moment-là qu'est révélée la profondeur de son théâtre et clairement apprécié son célèbre *marivaudage*.

Il est – avec Molière, Corneille, Musset et Racine – un des auteurs les plus joués à la Comédie-Française.

NB : On peut noter que le verbe « marivauder » en langue signifie « échanger des propos galants et d'une grande finesse, afin de séduire un homme ou une femme. » L'écriture de Marivaux a donné tout un champ d'interprétation et de réflexion quant à la nature de la relation amoureuse.